



HAL
open science

Une brèche contre l'abîme. Résistance féministe et “ écriture d'expérience ” dans le Journal de Lea Melandri

Ilaria Moretti

► To cite this version:

Ilaria Moretti. Une brèche contre l'abîme. Résistance féministe et “ écriture d'expérience ” dans le Journal de Lea Melandri. Langage(s) et pouvoir(s) - Formes de vie, formes de résistance, sous la direction d'Elisa Attanasio, Claudia Dell'Uomo D'Arme, Roberto Lapia et Estelle Point, 2020. halshs-03029871

HAL Id: halshs-03029871

<https://shs.hal.science/halshs-03029871v1>

Submitted on 29 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ILARIA MORETTI

UNE BRÈCHE CONTRE L'ABÎME Résistance féministe et « écriture d'expérience » dans le Journal de Lea Melandri

La langue retrouvée

L'expression « écriture d'expérience » se développe dans les années quatre-vingt à partir de la rencontre de plusieurs femmes réunies dans le quartier milanais Affori Bovisasca, dans le cadre d'un cours de 150 heures¹. Dans ce contexte, Lea Melandri poursuit son engagement féministe grâce à la création d'un atelier d'écriture. En gardant à l'esprit les dynamiques développées dans les groupes d'auto-conscience des années soixante-dix, l'objectif de ces groupes de travail est d'ouvrir la possibilité à des femmes, pour la plupart au foyer, de s'exprimer – en écrivant – par le biais d'un nouveau langage, capable de mélanger l'italien de l'école au dialecte de l'enfance. Cette deuxième langue pétrie de la « matérialité des corps des mères² », traversée par les odeurs de boue et les souvenirs d'une campagne paysanne, se fond à l'italien : idiome qui rime avec possibilité et qui marque le passage d'un monde restreint et souvent violent vers ce que Lea Melandri définit comme « le ciel des idées³ ». C'est ainsi que ce cours d'écriture s'inscrit dans la volonté de tracer une nouvelle page de pratique féministe, en contribuant au débat militant qui se battait dans l'objectif de remettre au cœur des discours publics les histoires de chacune. Il s'agit de

1 Lea Melandri raconte cette expérience dans L. Melandri, *Prefazione*, in *Alfabeto d'origine*, Neri Pozza, Vicenza 2017, pp. 7-10 : « Alphabet d'origine ». Toutes les traductions en français sont les nôtres.

2 Ivi, p. 8.

3 Ibidem.



reprendre possession de la sphère privée en donnant au récit personnel une forme de légitimité critique. Ces femmes, en racontant leur vécu, permettent une réinterprétation, voire une réécriture, des événements de la grande Histoire qui doit passer, nécessairement, par une prise de conscience des vicissitudes personnelles. Le but de ces groupes d'écriture était de se réapproprier un passé douloureux – chargé d'une mémoire de rage et d'impuissance – à travers un nouveau bilinguisme capable d'unir « la langue intime de l'enfance⁴ » aux mots étrangers faisant partie des langages institutionnels installés au cœur de la vie sociale et politique.

C'est donc à partir de cette expérience d'écriture féministe, associée à un parcours psychanalytique, que le champ d'observation de Melandri s'approfondit en arrivant à construire une véritable poétique de l'écart. Elle expérimente une forme d'expression nouvelle à côté de son travail d'essayiste. Le style est fait de phrases courtes, de mots clés ou de bribes de discours organisés en *fragments*. La réflexion critique, centrée sur la condition des femmes, se mêle aux événements personnels. L'écriture qui en résulte, s'appuie sur un usage presque osmotique d'un *Je* narratif qui ne cesse d'osciller entre une réalité éminemment autobiographique et l'ouverture vers d'autres expériences collectives capables de prendre en compte les récits de toutes les femmes.

Cette écriture par *fragments*, couvrant la période 1982-2017, se présente comme une voix hors champ. Il s'agit d'une parole inhabituelle, souterraine, qui côtoie la richesse du parcours d'une intellectuelle et qui se compose d'écrits à caractère philosophique, d'essais de critique littéraire ou d'articles portant sur l'éducation ou bien sur l'actualité sociologique. Disséminés dans les pages de certains essais comme *Come nasce il sogno d'amore*⁵ (1988), *Le passioni del corpo*⁶ (2001) et *Alfabeto d'ori-*

4 Ibidem.

5 L. Melandri, *Come nasce il sogno d'amore*, Bollati Boringhieri, Torino 2002 : « Comment naît le songe d'amour ».

6 L. Melandri, *Le passioni del corpo*, Bollati Boringhieri, Torino 2001 : « Les passions du corps ».

*gine*⁷ (2017), nous retrouvons des chapitres en décalage avec des considérations théoriques développées tout au long des volumes. Il s'agit d'un caractère littéraire, débridé de toute structure ordinaire, dévoilant l'existence d'un journal d'écrivaine – jamais publié en intégralité – qui se lève, silencieusement, contre la rigidité stylistique des essais critiques. Ces pages, jouant sur le plaisir de s'éloigner des sentiers battus, réclament la légitimité littéraire du *hors sujet*, en remettant au centre des discours l'importance des existences personnelles. Lea Melandri, à travers un jeu de dissimulation, cherche une manière de raconter des voix liminaires, des vécus intimes, qui n'ont habituellement pas leur place dans les écrits officiels. Elle bâtit une narration seconde, capable de donner voix à l'hétérogénéité des expériences, en transformant cette même dissemblance en appendice de toute réflexion critique.

Dans ce contexte, il serait intéressant de se demander dans quelle mesure cette langue intime devient l'emblème d'une forme de résistance – personnelle et intellectuelle – contre la violence d'une société aveugle à la parole féminine. En effet, Melandri, dans ses écrits, fait ressortir à quel point les récits des femmes demeurent, malgré leurs efforts, emprisonnés dans des rôles stéréotypés. Ces paroles, manipulées par le discours patriarcal et suffoquées par les clichés d'un idiome dominant qui s'impose sans vouloir comprendre, se situent souvent aux marges. Cette même langue, que Melandri définit comme un « alphabet d'origine », semble être capable d'amener la force du « silence et de la nonchalance » face à la « vie sociale et à ses lois⁸ ». En jouant avec l'image figée d'un langage féminin centré sur les sentiments, traversé par les émotions et dépourvu de toute rigueur intellectuelle et littéraire, elle récupère la véracité de ces *fragments* en faisant du décalage stylistique le cœur d'une nouvelle théorisation féministe. Ses écrits – ces pages intimes, ces petits poèmes – deviennent, ainsi, les porte-parole

7 L. Melandri, *Alfabeto d'origine*, cit.

8 Ivi, p. 29.

d'une *langue retrouvée* qui cherche, par le biais de sa discordance, à aller « aux racines de l'humain⁹ » en mettant, au centre des discours, les corps et les traces indélébiles laissées par l'enfance, l'impuissance et la douleur.

*I racconti del gelo*¹⁰

Dans *Come nasce il sogno d'amore*¹¹, essai critique centré sur la figure humaine et littéraire de Sibilla Aleramo, nous retrouvons une section, intitulée *I racconti del gelo*, écrite pendant l'hiver 1982. Dans ces pages, l'expérience de l'abandon est associée à l'idée de la congélation : « Spesso l'esperienza dell'abbandono, quando tocca gli angoli più remoti della nostra storia, si associa a un'impressione di congelamento, e non ci sono maglie e coperte sufficienti a restituirci un po' del nostro consueto calore¹² ». Ce journal met en lumière une écriture rageuse où le sentiment d'impuissance se heurte à une société incapable de compréhension. La parole féminine semble destinée à rester immobilisée dans un long silence hivernal sans trouver un terrain capable de l'accueillir, de lui restituer sa place. Le *mea culpa* de l'écrivaine souligne l'incapacité à trouver une véritable réponse face à une situation qui la rend prisonnière. La parole se fractionne devant le constat d'une brutalité qui ne cesse de se produire. La relation avec autrui est interrompue ; il n'existe nul moyen efficace pour briser le mur glacé d'une incommunicabilité qui semble devoir perdurer : « Io sono rimasta impigliata, radice di un'altra radice, a sognare un albero che non c'era più. / Masochismo femminile : / ferite di una guerra mai combattuta ; / difesa dell'aggressore per

9 Ivi, p. 10.

10 « Les récits du gel. »

11 L. Melandri, *Come nasce il sogno d'amore*, cit.

12 L. Melandri, *Racconti del gelo*, in *Come nasce il sogno d'amore*, cit., p. 11 : « Quand l'expérience de l'abandon touche les coins les plus obscurs de notre histoire, elle s'associe, souvent, à une impression de congélation ; aucun chandail, aucune couverture ne peut nous rendre au moins un peu de notre chaleur habituelle ».

una violenza ricevuta di cui non si conserva memoria ; / morte procurata per dare dimostrazione di vita¹³ ».

Dans ce contexte, l'écriture est, alors, un antidote à la cruauté de la condition féminine. Elle est une arme silencieuse capable de dévoiler une vérité sous-jacente exprimant un quotidien sombre, rude, éloigné de toute perspective rassurante : « vorrei che due pagine, tenere e rabbiose, riempissero il cielo come aquiloni, e lo annerissero, perché nessuno si illuda più di vedere il sole¹⁴ ». Lea Melandri, dans ce contexte, paraît paraphraser Hélène Cixous. La narration de soi n'est possible qu'à travers la dépossession, l'éloignement, parce qu'« écrire commence [...] sans lumière, sans espoir, sans lien, sans personne près de toi¹⁵ ». Le froid, la neige, la longue solitude hivernale, l'absence d'un interlocuteur capable d'entrer en contact avec le *Je* narratif, enfoncent le ton du récit : « La testa è calda e affollata, i piedi freddi e appartati. [...] Ma il gelo è salito dai piedi e mi ha strappato la voce¹⁶ ».

Face à ce nouveau mutisme, où aucune forme d'expression n'est plus possible, que reste-t-il ? La femme ne peut se rendre complice de ce qu'elle dénonce : « Ma io non posso impugnare quel coltello che taglia così netto e sicuro senza piangere di me stessa¹⁷ ». Les moments de bonheur demeurent impossibles même au prix d'adopter une langue devenue désormais

13 Ivi, p. 12 : « Moi, racine d'une autre racine, je suis restée accrochée à l'image d'un arbre qui n'existe plus. / Masochisme féminin : / blessures d'une guerre jamais combattue ; / défense de l'agresseur face à une violence reçue, dont on ne garde plus le souvenir ; / mort provoquée pour donner une manifestation de vie ».

14 Ivi, p. 13 : « Je voudrais que deux pages, tendres et rageuses, remplissent le ciel à l'instar des cerfs-volants, et qu'elles le noircissent pour que plus personne n'ait l'illusion de voir le soleil ».

15 H. Cixous, M. Gagnon, A. Leclerc, *La venue à l'écriture*, Union Générale d'Éditions, Paris 1977, p. 44.

16 L. Melandri, *Racconti del gelo*, cit., p. 14 : « La tête est chaude et encombrée, les pieds froids et écartés. [...] Mais le gel est monté des pieds et il m'a arraché la voix ».

17 Ibidem : « Mais je ne peux empoigner ce couteau qui coupe si net et si affûté sans pleurer sur moi-même ».

étrangère : celle des abus et des injustices, déjà condamnée à plusieurs reprises.

Le sujet féminin de cette autobiographie par personne interposée¹⁸, a pu construire son parcours d'indépendance grâce au détachement de son lieu de naissance. Il s'agit d'un itinéraire solitaire, d'un abandon prématuré de ses propres racines ; l'éloignement, physique et émotionnel, se profile comme un voyage intellectuel au milieu d'un monde « pieno di mostri¹⁹ ». Toutefois, ce bien-être peut être détruit à tout moment par un *Tu* hypothétique – un homme, un père, un amant ? – qui, à l'instar d'un voleur, semble pouvoir dérober à la protagoniste son bonheur : « Quella felicità è venuta, pretesa e inattesa / [...] Ma è stato certamente un uomo che me l'ha tolta²⁰ ». Cette bataille perpétuelle, souterraine, exprimée sans réticence sur le papier, se manifeste dans la netteté d'une véritable guerre des sexes : « Quando non esiste una dualità dei sessi, se non quella immaginata dall'uomo, l'uomo può solo sostituire, la donna rimpiangere la sua vita che si è spostata altrove²¹ ».

Ces récits du gel, cristallisés dans l'immobilité d'un long hiver féminin, sont porteurs d'un discours impuissant, presque défaitiste – « io perdo interesse alla vita e vorrei soltanto dormire²² » – mais, paradoxalement, ils sont animés par une obscure volonté de changement : « Conosciamo i terremoti, i paesi distrutti dalla guerra, la fame, l'ingiustizia e il deterioramento di tutto. / Le donne muoiono ogni giorno e non lo sanno²³ ». L'objectif de ces écritures décalées demeure dans la volonté de faire connaître la férocité de la condition féminine pour ne pas

18 L. Melandri, « La lingua ritrovata », *Alfabeto d'origine*, cit., p. 15.

19 L. Melandri, *Racconti del gelo*, cit., p. 15 : « plein de monstres ».

20 Ibidem : « Ce bonheur, exigé, inattendu, est arrivé / [...] Mais c'est sûrement un homme qui me l'a ôté ».

21 Ivi, p. 17 : « Face à une dualité des sexes qui n'existe que dans la tête des hommes, l'homme ne peut que substituer, la femme ne peut que regretter sa vie qui s'est déplacée ailleurs ».

22 Ivi, p. 18 : « je perds goût à la vie et je voudrais seulement dormir ».

23 Ivi, p. 22 : « Nous connaissons les tremblements de terre, les pays ravagés par la guerre, la faim, l'injustice, la détérioration de tout. / Les femmes meurent chaque jour sans le savoir ».

mourir, pour garder la force d'un combat transversal, capable de se jouer sur un plan différent, en évitant de succomber au désespoir et à l'anéantissement. Le *Je* poétique reconnaît en effet que : « Morire a se stessi, quando si è ancora vivi, è la morte che l'uomo si è inflitto, più crudele di quella naturale²⁴ ».

*Diario del tempo presente*²⁵

Dans le *Diario del tempo presente*, situé à la fin du volume *Alfabeto d'origine*, Lea Melandri s'exprime en phrases courtes qui, à l'instar d'échardes lumineuses, sont lancées contre les ténèbres de la condition féminine. Il s'agit de fragments couvrant la période 1983-1989, écrits entre Milan et Carloforte, en Sardaigne. Après la neige vient le moment du dégel ; l'écriture sort de son impuissance et laisse place à un timide espoir : « Così vorrei che avesse termine la lunga notte delle donne, senza tagli dolorosi e senza grida, come l'acqua che affiora impercettibile dal disgelo²⁶ ». Il n'est toutefois pas possible d'atteindre une forme de plénitude littéraire : la structure même du Journal, avec son style claudicant, se fait porteuse d'un silence réticent, métaphore de la négation d'une identité. L'invention d'un nouveau langage traduit le rejet de « l'habituel comme refuge²⁷ », pour reprendre les mots de Laura di Nola, dans la tentative de résister aux formes littéraires classiques coupables de véhiculer une parole strabique et aliénée, prisonnière de l'histoire domi-

24 Ivi, p. 25 : « Mourir à soi-même, quand on est encore vivant, c'est la mort que l'homme s'inflige, encore plus cruelle que celle considérée comme naturelle ».

25 L. Melandri, *Diario del tempo presente All'isola di Carloforte*, in *Alfabeto d'origine*, cit., pp. 155-169 : « Le journal du temps présent ».

26 Ivi, p. 155 : « C'est ainsi que je voudrais que cette longue nuit féminine se termine, sans coupures douloureuses et sans cris, comme l'eau qui émerge imperceptible dans le dégel ».

27 L. Di Nola, *L'io sottratto*, in L. Di Nola (dir.), *Poesia femminista italiana*, Savelli, Roma, 1978, p. 11.

nante qui prend le pas sur les petites histoires. Cette littérature parallèle assure le rôle d'une pierre d'achoppement ; dans d'autres discours, elle regroupe la parole de plusieurs femmes, en devenant – à l'instar de la poésie, pour reprendre une image montaliennne – digression, fuite. C'est un moyen de se cacher à l'intérieur des carrefours de genres littéraires, à l'intersection de sentiers raides²⁸, capables, comme le souligne Giorgio Ficara, de rendre la vie plus intelligente²⁹. Cette nouvelle identité féminine, qui réclame sa place à travers l'écriture, a besoin du silence pour « far tacere le voci³⁰ » incapables de la comprendre. Elle se construit sur des « resti di parole [...] intorno a una solitudine senza scampo³¹ » ; il s'agit d'une parole qui « sale insieme alle lacrime e vi si annida³² » mais qui, en même temps, est capable d'ouvrir une lézarde. Elle attend « senza fretta che le si apra un varco³³ » capable de conduire à une autre forme d'existence, dans un lieu dépourvu de tout passé et de tout futur, un lieu qui sache être un éternel présent « che [...] viene incontro immobile come l'ulivo dal vano aperto di una finestra³⁴ ».

*Gli avvolgimenti del tempo*³⁵

L'autre section du Journal présente dans *Alfabeto d'origine* est *Gli avvolgimenti del tempo*. Il s'agit d'un ensemble de réflexions critiques, centrées sur la condition des femmes,

28 G. Ficara, *Lettere non italiane. Considerazioni su una letteratura interrotta*, Bompiani, Milano, 2016, p. 17.

29 Ivi, p. 249.

30 L. Melandri, *Diario del tempo presente All'isola di Carloforte*, in *Alfabeto d'origine*, op. cit., p. 158 : « faire taire les voix ».

31 Ivi, p. 159 : « restes de mots [...] autour d'une solitude sans issue ».

32 Ibidem : « monte avec les larmes et s'y niche ».

33 Ivi, p. 160 : « lentement qu'on lui ouvre une brèche ».

34 Ibidem : « qui [...] arrive immobile, comme l'olivier par l'embrasure d'une fenêtre ouverte ».

35 L. Melandri, *Gli avvolgimenti del tempo*, in *Alfabeto d'origine*, cit., pp. 25-32 : « Les enlacements du temps ».

élaborées pendant l'été 1989, à Carloforte. Dans ces pages, la théorisation de Melandri sur une langue nouvelle – une langue retrouvée – touche son niveau le plus explicite. La découverte de l'expérience personnelle conduit à une volonté de renversement, presque de subversion, de l'ordre établi. Tout ce qui avait été effacé, dévalué, doit devenir l'objet prioritaire, le centre d'intérêt privilégié autour duquel on construit le travail littéraire. La formule « *Il fuori tema diventa il tema*³⁶ » trouve ici sa concrétisation. Nous observons comment, pour Lea Melandri – qui suit la leçon de l'ami et collègue Elio Fachinelli³⁷ – l'idée d'une liberté d'expression nouvelle est tirée de son expérience d'enseignante. Le centre est la pratique d'une école non-autoritaire, traduite dans la volonté de contester les lois pédagogiques existantes. Pour pouvoir tracer – en expérimentant le plaisir du hors sujet – le récit poétique d'une cacophonie de souffrances, il faut sortir des chemins droits pour emprunter le parcours d'une désobéissance féminine capable de défier la loi masculine, considérée comme étrangère aux besoins de chacune. Si « [...] le donne [...] dicono che la legge, anche la migliore delle leggi, resta lontana dai loro bisogni³⁸ » il est donc inévitable « che si profili alle loro spalle l'ombra di un'eternità recalcitrante, conservatrice di poteri e leggi proprie³⁹ ». Toutefois, pour Melandri, cette critique du pouvoir doit être porteuse de valeurs positives, non-violentes, susceptibles de s'incarner dans une forme de « *ribellione pacifica che non disdegna di*

36 L. Melandri, *Prefazione*, in *Alfabeto d'origine*, cit., p. 7 : « le hors sujet devient le sujet ».

37 Psychiatre et psychanalyste, il a été d'abord le compagnon puis l'ami de Lea Melandri. Ils ont travaillé ensemble dans la théorisation d'une pratique non-autoritaire de l'enseignement scolaire et ils ont fondé la revue de critique militante *L'erba voglio* (1971-1977).

38 L. Melandri, *Gli avvolgimenti del tempo*, in *Alfabeto d'origine*, cit., p. 29 : « les femmes [...] disent que la loi, même la meilleure des lois, demeure éloignée de leurs besoins ».

39 *Ibidem* : « que se trace, dans leur dos, l'ombre d'une éternité récalcitrante, conservatrice de pouvoirs et de ses propres lois ».

parlare al cuore come al pensiero⁴⁰ ». Il s'agit d'une rébellion capable de mélanger « poesia e quotidianità⁴¹ ».

L'idée d'un combat reste toutefois présente : « La mia guerra era lì : l'ho incontrata al principio dell'adolescenza⁴² ». Melandri théorise sur une guerre animée par un grand désir d'émancipation car « la libertà è prima di tutto desiderio⁴³ ». Elle cherche à traduire en mots des images tirées de sa propre enfance. Dans ces pages chargées de souvenirs, elle traverse la réalité d'un passé tourmenté, générateur de sa conscience de femme, d'écrivaine et de féministe. Elle reste « la figlia del contadino⁴⁴ » qui a eu le privilège et le malheur de « sottrarsi attraverso l'istruzione a due popoli, quello femminile e quello della terra [...] legati dagli stessi connotati [...] di vitalità e di morte⁴⁵ ». L'école a été le point de départ pour acquérir cette forme d'inquiétude lucide sur ses origines. Pourtant, c'est contre cette même école bien cadrée que Lea Melandri pose les bases d'une écriture d'expérience parlant la langue de sa mémoire, de sa terre et de ses parents.

Malgré la rage, malgré la désobéissance et malgré la peur de décevoir une famille si éloignée de son propre parcours, c'est finalement grâce à ces parents paysans qu'elle a pu apprendre à se forger une parole apte à identifier – à bâtir – sa propre identité. Melandri témoigne de cet héritage à travers un court poème qui ouvre son volume dédié à Sibilla Aleramo et à la question amoureuse. Cela n'est pas un hasard. Car sa poésie anticipe, en quelque sorte, un discours de la méthode : l'écriture naît d'un geste affectif mais elle conserve, viscéralement, toutes les lacé-

40 Ivi, p. 27 : « rébellion pacifique qui ne dédaigne de parler ni au cœur ni à l'esprit ».

41 Ibidem : « poésie et quotidien ».

42 Ivi, p. 28 : « Ma guerre était là : je l'ai rencontrée au début de l'adolescence ».

43 Ibidem : « la liberté est avant tout désir ».

44 Ivi, p. 29 : « la fille du paysan ».

45 Ibidem : « se soustraire, grâce à l'instruction, à deux peuples : celui des femmes et celui de la terre [...] liés par les mêmes connotations de [...] vitalité et de mort ».

rations, toutes les contradictions des liens émotionnels. Dans ce contexte, l'auteure ne cesse de rappeler comment l'exercice de la page intervient au croisement de forces ambivalentes. La douceur de la terre enfantine est confrontée aux incompréhensions. L'écriture témoigne des blessures provoquées par une condition étouffante, profondément bornée. L'amour des parents se heurte à la fatigue d'une existence réduite au travail et à la cruauté du quotidien. La parole du temps présent n'est rien d'autre, alors, qu'une traduction des origines parlant la langue des contradictions affectives. Elle chante l'amour et la distance, elle naît dans le ventre maternel et s'alimente, paradoxalement, à une tentative de résistance aux lois parentales : « A mia madre / e a mio padre / che mi hanno dato / la loro fatica e il loro amore / perché potessi scrivere⁴⁶ ».

*Stagioni di un'adolescenza*⁴⁷

Le stagioni di un'adolescenza, présent dans l'essai théorique *Le passioni del corpo*, est constitué, une fois encore, de petits fragments, écrits pendant la période 1998-2000. L'adolescence est une saison tardive, qui émerge au milieu d'un été passé dans le panorama verdoyant de Carloforte. L'idée de jeunesse s'accompagne de la réalité d'un amour interdit, défiant les règles d'une morale bienpensante et brisant les schémas bien réglés de la petite bourgeoisie de province. Cette liaison, faite de petites rencontres rapides, d'un plaisir fugace et de longs moments d'abandon devient le prétexte, pour l'écrivaine, pour réfléchir sur son rôle de femme. La fameuse guerre des sexes, longuement analysée, semble enfin apaisée grâce à ces réflexions morcelées, qui jettent une lumière nouvelle sur les relations

46 L. Melandri, *Come nasce il sogno d'amore*, cit., p. 7 : « À ma mère / et à mon père / car ils m'ont donné / leur fatigue et leur amour / afin que je puisse écrire ».

47 L. Melandri, *Le stagioni di un'adolescenza*, in *Le passioni del corpo*, cit., pp. 149-181 : « Les saisons d'une adolescence ».

homme-femme. Melandri décrit un « conflitto dispari⁴⁸ » qui n'a comme « via d'uscita che la trasformazione del desiderio in pensiero e scrittura⁴⁹ ».

L'amour porte l'initiale d'un homme, C., et s'impose dans la vie de l'écrivaine comme une évidence capable de lui révéler une vérité inattendue, ouvrant un espace de liberté vertigineuse : « Ho finalmente un'intimità che solo io conosco, e che conta solo per me⁵⁰ ». L'écriture suit le rythme à la fois lent et impétueux de cet amour furtif qui ouvre la porte – pour utiliser une expression de Lalla Romano – à une jeunesse inventée⁵¹. Il s'agit d'une saison existentielle débridée et toutefois bien concrète : « pensieri all'esperienza del passato, rimasta così viva nella mia ricerca di oggi, pensieri all'amore presente, inaspettato, pensieri di mare, di sole, di acque trasparenti che chiamano all'abbandono, ma anche al distacco e alla perdita⁵² ». Cet amour problématique pour un homme qui est peut-être marié, ou en tout cas qui a des obligations familiales très fortes, est assujetti à la nécessité même de l'écriture. Cependant la parole fatigue à trouver sa place, la narration est « un gancio fortissimo per le [sue] impazienze di adolescente⁵³ » mais le risque est de « ritrovar[...]la alla fine sbrindellata dalla violenza dei ripetuti strappi⁵⁴ ».

48 Ivi, p. 150 : « conflit déséquilibré ».

49 Ibidem : « sortie de secours, que la transformation du désir en pensée et en écriture ».

50 Ivi, p. 159 : « J'ai, enfin, une intimité à moi, et qui ne compte que pour moi ».

51 L. Romano, *Una giovinezza inventata* [1979], Einaudi, Torino 2018.

52 L. Melandri, *Le stagioni di un'adolescenza*, in *Le passioni del corpo*, cit., p. 151 : « pensées sur l'expérience du passé, restée si vive dans ma recherche d'aujourd'hui, pensées sur l'amour présent, inespéré, pensées sur la mer, le soleil, les eaux transparentes qui évoquent, au-delà de l'abandon, le détachement et la perte ».

53 Ivi, p. 154 : « un crochet très puissant pour [ses] impatiences d'adolescente ».

54 Ibidem : « la retrouver, à la fin, en lambeaux, de par la violence des déchirures réitérées ».

À cet amour compliqué, et pourtant si vital, s'ajoutent la préoccupation pour la santé de ses parents, restés à Fusignano, l'angoisse d'une liberté qui peut être limitée par des obligations incontournables, la réflexion sur le rôle d'enseignante et enfin la nécessité de « far riconoscere un modello di scuola diverso⁵⁵ ». Ce qui émerge de ces pages douloureuses, traversées par un amour destiné à s'éteindre, la mort d'un père, la maladie d'une mère, c'est l'engagement, la volonté d'être « emotivamente meno vulnerabile, di riuscire a ricordare sempre il dolore, la miseria, la devastazione che c'è attorno⁵⁶ ». Mais, surtout, perdue le désir de garder la force pour « combattere, anche solo con la scrittura⁵⁷ ».

*Istantanee di mare et Paesaggi*⁵⁸

Les dernières pages du Journal – *Istantanee di mare et Paesaggi* – couvrent la période 2015-2017. La pensée s'articule autour de courts poèmes, écrits entre Carloforte et Milan. Le sens de la bataille est toujours là, le conflit homme-femme est un nœud insurmontable et pourtant nécessaire, presque positif, incitant à l'inévitable remise en question des rôles sociaux : « L'uomo e la donna / il doppio di un'origine / che la storia non ha sciolto / luogo di nostalgici ritorni / e di guerre mai combattute⁵⁹ ». La conscience féministe n'est donc pas éteinte, au contraire elle se renouvelle dans le bilan d'une vie consacrée

55 Ivi, p. 168 : « faire reconnaître un modèle différent d'école ».

56 Ivi, p. 181 : « moins vulnérable émotionnellement, de réussir à se souvenir toujours de la douleur, de la misère, de la dévastation qui nous entoure ».

57 Ibidem : « combattre, au moins par l'écriture ».

58 L. Melandri, *Istantanee di mare*, in *Alfabeto d'origine*, cit., pp. 162-165 : « Instantanés de mer » ; L. Melandri, *Paesaggi*, in *Alfabeto d'origine*, cit., p. 166-169 : « Paysages ».

59 L. Melandri, *Istantanee di mare*, in *Alfabeto d'origine*, cit., p. 162 : « L'homme et la femme / le double d'une origine / que l'histoire n'a pas dissous / lieu de retours nostalgiques / et de guerres jamais combattues ».

à la construction d'une identité éloignée des rôles préconstitués, une identité d'écriture et de parole, en accord avec la leçon d'Alberto Asor Rosa qui voyait dans l'idée même des fragments, une véritable « *mineralogia del pensiero*⁶⁰ », apte à posséder le présent. Car, si pour comprendre des choses il faut savoir les nommer⁶¹, l'écrivaine, dans son *Journal* – un insolite cahier de guerre – soulève une mélodie nouvelle : déplacée, incongrue, et toutefois capable d'ouvrir une brèche dans un système normatif si bien ancré dans le quotidien.

La conscience de sa propre différence passe, ainsi, par la lutte pour la définition de sa propre identité de femme, démarquée de tout imaginaire essentialiste : « *Abbiamo aperto le gambe / per mettere al mondo i figli / abbiamo aperto le gambe / per darvi piacere. / Io le ho tenute strette / perché volevo che qualcosa/ restasse anche per me*⁶² ». C'est donc grâce à la recherche d'une langue révolutionnaire, d'un alphabet capable de décoder le réel, qu'il est possible de se définir par rapport à un monde normé, où l'écoute devient toujours plus acrobatique et la parole est contrainte à trouver d'autres chemins pour faire entendre sa voix feutrée et puissante : une voix qui doit être perpétuellement renouvelée et qui, à l'instar de la poésie, demeure. Elle ne se corrompt pas, elle incarne ce *quid* invisible donnant réalité aux choses déjà existantes parce que : « *Ci sono alfabeti ancora da scoprire / conficcati negli interstizi della carne / nel rantolo di bocche chiuse / nel lampo di occhi spenti*⁶³ ».

60 A. Asor Rosa, *L'ultimo paradosso*, Einaudi, Torino 1985, p. 86 : « *minéralogie de la pensée* ».

61 Ivi, pp. 84-86.

62 L. Melandri, *Paesaggi*, in *Alfabeto d'origine*, cit., p. 168 : « *Nous avons ouvert les jambes / pour mettre au monde des enfants / nous avons ouvert les jambes / pour vous donner du plaisir. / Moi je les ai serrées / parce que je voulais garder quelque chose / uniquement pour moi* ».

63 Ibidem : « *Il y a des alphabets à découvrir / enfoncés dans les interstices de la chair / dans le râle de bouches fermées / dans l'éclair de regards éteints* ».